



Vol. III.—No. 1.

MONTREAL, JEUDI, 4 JANVIER, 1872.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

LA NOUVELLE ANNÉE.

Il y a deux ans, le premier janvier mil huit cent soixante et neuf, nous mettions au monde l'Opinion Publique, et nous annonçons comme suit cet événement: Mesdames et Messieurs,

Un nouvel enfant est né au journalisme canadien. Il vient au monde dans des circonstances heureuses, à une époque de joie et de réjouissances. . . . Nous l'envoyons paré des langes les plus convenables que nous avons pu lui procurer, vous porter les hommages et solliciter vos sympathies et votre encouragement. Ce cher enfant! il en a bien besoin; il entre dans une carrière semée de peines et de déboires, dans une route bordée de ronces. Animé des meilleures intentions, d'un caractère doux et bienveillant, il espère que vous ne le découragerez pas à ses premiers pas dans le monde, lorsqu'il vous apparaîtra au seuil de vos demeures. Il a choisi le premier jour de l'an pour vous visiter, parce qu'il sait qu'en ce jour tous les cœurs sont ouverts à la bienveillance, toutes les mains tendues à l'amitié.

Nous terminions en le mettant sous la protection des dames et en promettant pour lui qu'il ferait un bon garçon.

Malgré nos espérances paternelles et notre confiance dans les sympathies publiques, nous ne pensions pas, il faut l'avouer, que cet enfant si faible à sa naissance se développerait si rapidement. Mais nous avions compté sur votre protection, mesdames, et elle ne nous a pas manqué; vous vous êtes intéressées à l'avenir de cet enfant qui montrait si bonne envie de vivre et tant d'énergie, vous l'avez vivifié de votre souffle bienveillant, encouragé de vos tendres regards.

Aussi quels progrès il a faits! Aujourd'hui ce n'est plus à quelques centaines de personnes qu'il va rendre visite, non, c'est à dix mille qu'il va porter nos remerciements et nos souhaits. Voyez aussi quel changement s'est opéré en lui; vous avouerez, n'est-ce pas, mesdames, que c'est un assez joli garçon maintenant qui ne se présente pas trop mal pour son âge. Vous reconnaîtrez qu'il fait bien tout son possible pour être bon garçon et que s'il se fâche quelquefois, c'est qu'il est bien obligé pour être digne de vous, de défendre son honneur et d'empêcher qu'on dénature malicieusement ses opinions.

En somme, il a tenu ses promesses; il a cherché à répandre le goût de la lecture, le culte de la religion et de la patrie; et si quelquefois il lui est arrivé de susciter des mécontentements, c'est parce qu'il a voulu dire la vérité à tout le monde. Il a cru que dans les circonstances pénibles que nous traversons, c'était le meilleur moyen d'être utile à ses compatriotes.

Il continuera de marcher dans cette voie, n'ayant d'autre drapeau que celui de la patrie, d'autre parti que celui du progrès et du bonheur de sa chère nationalité. Mais plus que jamais, il le promet, il évitera ces luttes personnelles qui ne donnent pas plus de gloire au vainqueur qu'au vaincu.

Relevant son front assombri un instant par le spectacle du vide lugubre que l'expatriation a fait au sein de la patrie, il va reprendre son énergie pour unir en face du danger toutes les forces nationales. On dit que l'année mil huit cent soixante et douze verra le réveil des nations aimées de Dieu, le triomphe en particulier de la France.

N'aurons-nous pas notre part, dans ce triomphe, dans cette glorieuse résurrection des peuples qui auront souffert? Oui, si nous savons retrouver les vertus et le patriotisme de nos ancêtres, si nos yeux peuvent voir encore l'étoile qui les a guidés à travers tant d'épreuves. Puisse nous ne pas oublier que les luttes les plus dangereuses ne sont pas celles qui se font sur les champs de bataille, mais celles qui se font par l'intrigue, la dissimulation, l'influence et la supériorité que donnent, en Amérique surtout, la richesse et l'activité. La paix est souvent plus désastreuse à des Français que la guerre la plus acharnée.

Noyés au milieu de races énergiques et ambitieuses, dispersés partout sur le continent américain, nous ne pourrions nous conserver qu'en centuplant nos forces par l'émulation et l'union des âmes dans la foi et le patriotisme. Français et catholiques, nous devons comprendre la grandeur des devoirs que nous imposent ces deux titres glorieux. Au-dessus des partis, des ambitions personnelles et des aspirations dévoyées, au-dessus même des régimes politiques, il faut savoir mettre les intérêts sacrés de la patrie, l'avenir et le progrès du Bas-Canada. Il faut enfin qu'il soit bien compris que nous ne pousserons pas l'amour de la conciliation jusqu'au déshonneur et que nous ne prendrons pas plus mais pas moins que ce qui nous appartient justement.

C'est là le seul vœu que nous formons sur le seuil de la nouvelle année où nous entrons, car dans le bonheur de la patrie se trouve le bonheur de tous ses enfants.

A nos compatriotes dispersés sur le sol américain, nous souhaitons de continuer à faire honneur au nom qu'ils portent par l'ardeur de leurs convictions religieuses et nationales et leur amour du travail. Qui sait si un jour nous ne pourrions pas leur offrir de venir manger au foyer de la patrie le pain qu'ils gagnent si honorablement sur la terre étrangère?

Nous avons passé du léger au sérieux sans nous en apercevoir, mais mieux vaut, peut-être, qu'il en soit ainsi.

Il est peut-être bon de dire une fois, le trouble que nous nous donnons et les efforts que nous sommes obligés de faire pour satisfaire tous les goûts de nos lecteurs et nous rendre à leurs désirs. Nous devons avouer que quelquefois nous sommes fort embarrassés. Par exemple, quelques-uns nous écrivent qu'on aimerait moins de faits divers et de nouvelles, et plus de littérature, d'articles sérieux; d'autres, et c'est le plus grand nombre, voudraient au contraire plus de nouvelles, de choses légères ou émouvantes, des meurtres, des accidents, etc.; ne recevant que notre journal, ils veulent y trouver tout ce qui se trouve dans les journaux quotidiens, même les prix du marché, ce qui est peu compatible avec les exigences d'un journal illustré. Placés entre des goûts si divers, nous tâchons de faire à chacun sa part, de varier presque à l'infini notre rédaction. Mais nous prions un grand nombre de nos abonnés de considérer que voulant faire un journal utile, un journal de famille, nous ne pouvons condescendre à publier des choses peu propres à former le cœur et l'intelligence.

Notre but n'est pas seulement d'amuser nos lecteurs, mais de les instruire, de leur faire connaître toutes les choses nécessaires à ceux qui veulent remplir fidèlement

leurs devoirs de citoyens et se tenir au fait des événements qui se passent dans le monde.

Quoi qu'il en soit, sans nous exposer à être taxés de présomption, nous pouvons dire qu'il est des numéros de notre journal qui, par les gravures seules, valent presque l'abonnement pour toute l'année.

L. O. DAVID.

P. S.—Nous avons oublié de dire que pour les ministériels nous ne sommes pas assez conservateurs et pour les rouges pas assez libéral. Nous ne comprenons plus ces vains mots. Nous sommes Canadiens.

L. O. D.

GALERIE NATIONALE.

JOSEPH-FRANS. PERRAULT, ECUIER. (1)

A SON EXCELLENCE LE TRÈS-HONORABLE MATTHEW LORD AYLMER, GOUVERNEUR EN CHEF DU BAS ET DU HAUT-CANADA, etc., etc. My Lord,

Il ne peut y avoir que le désir de vous plaire qui ait pu m'engager à vous détailler la vie d'un sujet aussi mince que moi; tout le mérite qu'aura cette narration sera d'être vraie dans toutes ses parties; les événements de ma vie n'ont rien d'extraordinaire si ce n'est sa longueur, la jouissance pleine et entière de mes facultés intellectuelles et corporelles à un âge où presque tous les hommes en sont dépourvus; ce que je dois à la lecture, dans ma jeunesse, d'un traité sur la longévité dans lequel l'auteur avançait deux propositions qui me sont restées profondément gravées dans l'esprit, "que la tempérance et la sobriété étaient le fondement de la longévité, et procuraient deux avantages de la dernière importance, celui du SALUT et de la " SANTÉ."

Je puis dire avec vérité que je n'ai jamais perdu de vue ces deux grands moyens et que j'ai constamment travaillé depuis l'âge de vingt ans, à devenir vieux, et j'ai bien réussi, j'en atteste tous ceux qui me connaissent et ils conviendront qu'il n'y a pas d'homme de mon âge qui soit plus dispos, plus laborieux, plus actif et plus gai que moi, à l'âge de quatre-vingts ans que je parcours depuis le premier juin 1753, jour de ma naissance.

Comme il est d'usage dans les biographies de donner la généalogie de celui dont on décrit la vie, je m'y conformerai, et dirai que mes parents, tant paternels que maternels, étaient de la profession mercantile, que mon ayeul était un marchand forain, fils de J. F. Perrault, chirurgien, en la ville de Cosne sur Loire, diocèse d'Osaise, et de Dame Marguerite Caché, qu'il s'établit dans le Canada, et s'y maria à Dlle Pagé-Carey, fille de M. Pagé Carey, bourgeois, de Québec, comme appert par son contrat de mariage passé devant Mre Lacetière, notaire, le 22 novembre 1715.

Qu'il eût cinq garçons et deux filles, que trois d'entre eux suivirent la profession du commerce, un entra dans l'état ecclésiastique, et l'autre dans la marine marchande; que l'une des filles épousa un nommé M. Beausein, marchand, et l'autre mourut fille, pensionnaire à l'Hôtel-Dieu de Québec, à un âge avancé. Je les ai bien connus tous les cinq, l'aîné était un négociant résidant à Québec, dont les affaires étaient fort étendues, ainsi que celles de mon père, ils possédaient chacun une

(1) La biographie de M. Perrault, que nous donnons aujourd'hui a été écrite par lui-même, en 1833, à l'âge de 80 ans, sans lunettes, à la suggestion de Lord Aylmer, Gouverneur en Chef du Bas-Canada. M. Perrault est mort à Québec, le 5 avril 1844. Ses restes mortels reposent sous les voûtes de l'église de Notre-Dame de Québec. Nos remerciements à Mr. Malouin, notre estimable collaborateur de Québec, pour l'envoi de ce précieux manuscrit. Nos lecteurs auront du plaisir à lire ce récit original plein de bonnes et utiles pensées écrit dans le vieux style français si naïf et si noble.